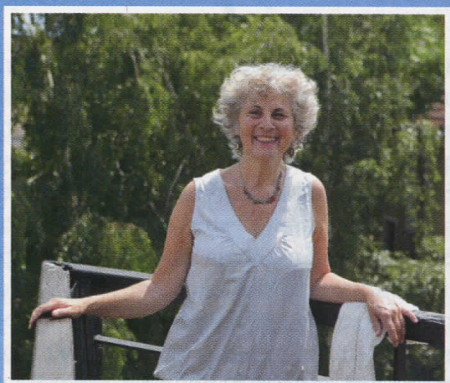


L'ÂME SLAVE



AU FIL DE L'OB

PAR ANNE BRUNSWIC

Russophone, l'écrivaine voyageuse est partie voir l'été en Sibérie à la hauteur du cercle polaire, avec deux compagnons. Ils ont descendu l'Irtych et l'Ob, rencontré les Nenets, survolé la toundra en hélicoptère, traversé l'empire de Gazprom... Paysages à couper le souffle et personnages pittoresques.

PHOTOS **PHILIPPE SÉGÉRAL,**
FRANÇOIS MALBREIL ET ANNE BRUNSWIC



A Antipaïouta, dans le nord de la Sibérie, le seul restaurant du village. On y mange des boulettes de viande de renne. L'inscription « stolovaïa » signifie cantine. En médaillon, l'auteur Anne Brunswic, spécialiste de la Russie.

Voyages d'auteurs - 2 -

Durant l'été, six romanciers nous racontent une déambulation, un périple, une expédition qui les a marqués. Plongée dans leurs sensations intimes et leurs observations affûtées. **La semaine prochaine, Benoit Gysembergh et les hors-la-loi en Guyane.**

“Plus nous filons vers le nord, plus les r

19 JUILLET 2008, A BORD DU TRANSSIBÉRIEN

Je redoutais la Sibérie l'été, à cause des moustiques mais pas seulement. J'aime là-bas les lumières d'hiver, le froid rigoureux, le cri des corneilles sur les arbres nus, le crissement des bottes dans la neige, la buée qui sort des lèvres bleuies et l'hospitalité qui va avec. L'été, je craignais que la Sibérie elle-même ne prenne un air de carte postale et un parfum de crème à bronzer. En «écrivaine voyageuse» pas pressée, j'ai pris l'habitude de partir l'hiver, seule et sans fixer à l'avance ni les étapes ni le terme. Pour deux amis artistes qui n'étaient jamais allés en Russie, ne parlaient pas un mot de russe et ne disposaient que de deux semaines, j'ai consenti une exception. Grands amateurs d'éclipses solaires au point d'avoir déjà entrepris, pour assister à ce spectacle fugace, les voyages les plus intrépides, Philippe et François m'ont convaincue de les emmener le 1^{er} août 2008 à Nadym. Ils y avaient rendez-vous avec une éclipse solaire totale d'une largeur optimale. Nadym, petite ville de l'empire du gaz perdue au milieu de la toundra nenets. Suivez la ligne du cercle polaire, dépassez l'Oural, continuez encore 400 kilomètres, vous y êtes.

Une vieille banquette d'avion rescapée d'un Tupolev

A bord du Transsibérien, il est 4 heures du matin. Un grand soleil orange entre à l'horizontale par les fenêtres. Allongés sur les couchettes supérieures et inférieures, les soixante passagers du wagon de «platskartny» (3^e classe) dorment encore. Le sommeil les a immobilisés dans des positions d'une admirable variété, autant de corps drapés, offerts au regard.

21 juillet. Depuis que nous avons embarqué sur le «Tchernychevski», je ne me sépare plus du magnétophone. Mon reportage radio a débuté sur le pont, avec l'hymne soviétique devenu par la grâce de Poutine le nouvel hymne national russe. Dans le fracas des haut-parleurs crachotant à pleine puissance, le bateau s'éloigne de la petite gare fluviale. A la proue du «Tchernychevski» flotte le drapeau russe et juste devant, sur le sable du rivage, un bac décharge au pied de la citadelle de Tobolsk, parmi

d'autres tacots hors d'âge, un petit autobus qui paraît sorti d'un coffre à jouets. «L'hiver, on traverse sur la glace, c'est plus commode», m'a expliqué un vieux pêcheur qui surveillait ses lignes jetées dans l'Irtych.

Au début, mes amis ont été touchés par le cérémonial de l'hymne national aussi désuet que les mouchoirs agités depuis l'embarcadère, mais lorsque les haut-parleurs se sont mis à diffuser de la musique de juke-box, un vent d'inquiétude s'est levé. «Ça va être comme ça pendant trois jours?» La cabine «luxe» qu'ils se partagent, un lavabo, un placard et deux banquettes séparées par une petite table en bois, peut à la rigueur servir de refuge, mais le point de vue est trop limité. Il fait un temps à se mettre en chemisette, le nez dans la brise, toutes ouïes ouvertes, pas à se claquemurer. Les passagers qui prennent l'air sur le pont nous regardent avec curiosité et une grande envie de lier connaissance. La plupart, voyageurs de 3^e classe, sont des habitués, riverains de l'Irtych ou de l'Ob. Pour mon reportage, la matière ne va pas manquer.

LA TRAVERSÉE COMME UN LONG TRAVELLING

Par une grâce spéciale, le capitaine nous a fait monter sur le pont supérieur avant. On jouit là d'un panorama inégalable et d'un calme inespéré, assis sur une vieille banquette d'avion à trois places rescapée d'un Tupolev à la casse. C'est l'un des rares accessoires qui ne soit pas d'origine dans ce navire de fabrication est-allemande, livré en 1955 à la compagnie de navigation fluviale d'Omsk.

Ce que nous voyons là sous le grand soleil de juillet – ces berges sauvages où viennent de choir comme des allumettes géantes des centaines de bouleaux encore verts, cette taïga illimitée qui s'étend au-delà, ces îlots dont le sable semble n'avoir jamais été foulé par aucun homme, ces chablis couchés en travers des affluents et dérivant au fil de l'eau – aucun de nous ne l'avait imaginé. Tout est affaire de lumière. Plus nous filons au nord, plus elle se prolonge tard dans des rayons orange qui, vers 11 heures du soir, semblent sortir de l'eau. La vitesse aussi joue son rôle. Le «Tchernychevski» descend l'Irtych à 22,5 km/h, une allure suffisamment lente pour qu'on puisse s'arrêter sur des détails, assez rapide pour que s'impose la sensation d'un travelling. Embarqués depuis le matin, nous sommes encore

De gauche à droite

Sur l'Irtych

A bord du
«Tchernychevski»,
sur le pont supérieur.

**Une fillette
nenets**

Son manteau
est en peau
de renne!

**Tchoum
d'été**

Nomades ou
sédentaires, les
Nenets se sentent
mieux sous la tente.



lyns de lumière semblent sortir de l'eau

à minuit sur le pont à regarder l'ombre noire des falaises danser sur le miroir du fleuve.

Ce 22 juillet. Un couple d'octogénaires occupe une cabine voisine: Alexandre Pavlovitch, capitaine à la retraite, et sa femme, Elena Mikhaïlovna, l'un très grand, encore solide, l'autre menue, disparaissant sous son chapeau à fleurs. Vingt ans que le vieux capitaine n'a pas fait le voyage! Il est curieux de voir comment son pays s'est transformé. Aux escales de Khanty-Mansiysk et de Salekhard, ils prendront un taxi pour faire en une heure le tour de ces villes que le boom du pétrole et du gaz a transfigurées. « Avec nos retraites, nous n'aurions pas les moyens de nous payer ce voyage. Le capitaine Iline nous a invités, c'est très gentil. »

CONFIDENCES DE SIBÉRIENS

La vie d'Elena Mikhaïlovna est un roman russe. « Alexandre Pavlovitch, je l'ai rencontré au bal rue Lénine. C'était un lundi et le samedi nous nous sommes mariés. En 1954! Et plus il vieillit, plus je l'aime, oui je l'aime! Il était parti en mer la moitié de l'année, moi je l'attendais, fidèle, j'élevais seule nos deux enfants, un fils, une fille, et puis j'avais mon travail. Dans le bâtiment, j'étais vérificatrice des circuits d'aération. Alexandre Pavlovitch me permettait d'aller sans lui au bal. Pour danser, c'était oui, mais quand on proposait de me raccompagner, je disais: "Non, non, j'ai un mari" et je ne laissais personne me suivre. » Elle a 13 ans au début de la guerre. Elle se souvient de la faim, du froid, du travail patriotique pour le front. Elle revoit surtout les spectacles où elle chantait avec sa troupe d'amateurs. Alexandre, lui, n'avait que 12 ans en 1941: « Chez nous, en Sibérie, on a eu faim mais ça n'a jamais été aussi dur que dans les régions occupées de l'Ouest. Et puis, pour nous les garçons, comme les hommes étaient tous partis... [il prend un air coquin], il y avait aussi de bons côtés... » Fils de paysans pauvres, il est entré comme apprenti dans la marine au début de la guerre. Après, sa vie a suivi un cours rectiligne, il a franchi tous les échelons. Communiste? « Oui,

bien sûr, et Elena aussi. » Sans trop d'états d'âme bien qu'Elena se dise aussi croyante, enfin, à sa manière. Autrefois, ils se voyaient portant sur leurs épaules le progrès, l'humanité, l'avenir. Maintenant, ce sont eux qu'on porte, qu'on invite, qu'on berce pour leur ultime lune de miel.

27 JUILLET. INQUIÉTUDES ÉCOLOGIQUES

L'estuaire est si large, entre 50 et 80 kilomètres, qu'on ne voit plus les rivages. Que d'eau douce! Escale à Novy Port. Accostage sur une épave rouillée qui sert de débarcadère. Les dames nenets nous crient: « Bienvenue sur le "Titanic"! » Le directeur du sovkhos de pêche (propriété collective du village), un Russe dans la cinquantaine, nous invite à le suivre. Nous descendons quelques marches et là... je glisse et manque me casser la figure. Il me rattrape et ne lâchera plus mon bras jusqu'à la fin de la visite. De la glace tout autour, 800 mètres de galeries creusées dans le permafrost, du givre, des stalactites. Toutes les réserves de poisson du village sont dans ces salles souterraines éclairées par de petites ampoules électriques, à température constante été comme hiver. Ici, -20 °C; dehors, +24 °C (tee-shirts et sandales).

Le village est une île. À l'est l'Ob, à l'ouest la toundra plate, sans un arbre, sans même un buisson à l'horizon. Les maisons de pêcheurs, tout en bois sauf le toit de tôle, ont l'air pauvres, avec des filets accrochés devant, des poteaux électriques de guingois, des fils qui pendouillent au petit bonheur. On enjambe des marécages sur des passerelles en bois. Contre les moustiques, la citronnelle se révèle efficace. En cette saison, les nomades et leurs rennes sont loin au nord.

Sveta, ma voisine de cabine, s'inquiète de l'avenir: le poisson diminue à cause du gazoduc et de la nouvelle plate-forme gazière. Sur l'Ob inférieur où vivent ses cousins khantys, le poisson a déjà disparu. Les pêcheurs ont des familles nombreuses, ils survivent avec les indemnités de chômage et les allocations familiales, mais Sveta est contre l'assistance car seul le travail peut sauver de l'alcoolisme et de la misère. Gazprom ne fait pas appel à la main-d'œuvre locale, même qualifiée. Les ouvriers du gaz sont des précaires venus d'ailleurs. « S'il n'y a plus de poisson, que laisserons-nous à nos enfants? »

Sur l'Ob inférieur, le poisson disparaît

Toujours communistes
Alexandre, capitaine à la retraite, et sa femme Elena ont plus de 80 ans. Ensemble, ils ont traversé les bouleversements soviétiques.

Drôle de village
Antipaiouta, en pleine toundra nenets, et ses maisons de bois sur pilotis. La pêche et l'élevage de rennes y sont les principales activités.



“Rivières et ruisseaux comme des boucles d'argent”

28 JUILLET. LA TOUNDRA VUE DU CIEL

Antipaiouta, en nenets « aurore boréale », est un village d'aspect très déconcertant. Pas de routes ni de rues, mais des passerelles sur pilotis enjambant des marécages et des tuyaux de chauffage central. La plupart des maisons de bois sont très délabrées. Quelques constructions en brique: le siège du sovkhos (pêche et élevage du renne), la mairie, l'épicerie, la cantine, l'école-internat.

La station météo: équipement antédiluvien. Le directeur nous invite à manger et à boire chez lui. Tania, une voisine nenets, nous fait visiter un hangar où l'on fait sécher les bois de rennes sur des étagères. Grand bruit de soufflerie. Les bois sont ensuite pilés et exportés en Corée du Sud où l'on en fait des aphrodisiaques! On coupe aux rennes leurs bois chaque été, mais ça repousse.

Sur la berge de la rivière, un hélicoptère se pose à côté du « séchoir ». Alors que l'hélice continue à tourner, les portes arrière s'ouvrent, jetant sur le sable une grande quantité de bois, et il redécolle. L'opération n'a duré que deux ou trois minutes. Dans l'hélico sont montées quelques femmes qui vont rejoindre leur campement dans la toundra.

La « tchoum » de Tania est plantée en bordure de rivière avec une trentaine d'autres. Elle a aussi un appartement chauffé mais, l'été, la tchoum, c'est plus agréable. Tania, 30 ans, travaille au dispensaire, son mari est pêcheur. En notre honneur, elle a enfilé son manteau en peau de renne. Sa fillette de 4 ans a aussi le sien, décoré de symboles magiques. Hospitalité généreuse, une fois encore du thé et du poisson. Son mari nous rejoint.

Au petit matin j'enregistre la gardienne de l'internat qui chante en nenets l'amour, la toundra et les aurores boréales. Hélicobus. Petite bousculade au guichet, nous avons nos places. Pour tous les trois, c'est notre baptême d'hélico, 194 kilomètres en une heure et demie avec une escale à Nakhodka. Vingt-quatre places à bord, les autres passagers, y compris les enfants, ont l'habitude. Niveau sonore assourdissant. La toundra vue d'en haut est stupéfiante de

beauté. Les méandres des rivières et des ruisseaux dessinent des boucles d'argent. Philippe trouve que ça ressemble à des emballages de chocolat, des bouts de papier d'argent tordus dans tous les sens. Couleurs de la toundra: vert, roux, violet, mordoré. Couleurs de la baie du Taz: indigo, violet.

Tazovski. Arrivée à 12 h 30, oreilles encore bourdonnantes. Une petite ville industrielle au décor soviétique. Bienvenue au pays du gaz. Pour aller à Novy Ourengoï, il n'y a que le taxi, 400 kilomètres d'une route rectiligne bordée de gazoducs et d'usines à gaz. Au bout, un véritable check point. Le barrage est tenu par des militaires en treillis armés de kalachnikovs et coiffés de casques à moustiquaires. Gazprom ferme à double tour son territoire: par quel hasard nous a-t-on laissés entrer?

30 JUILLET. RÉVEIL À NOVY OURENGOÏ

La capitale du gaz est peuplée d'immigrés venus de tout l'ex-empire pour gagner de l'argent vite fait et repartir: Kirghiz, Ouzbeks, Tadjiks, Kazakhs, Moldaves.

Après cinq heures de route et de piste, arrivée le soir à Nadym, ville gazière plus petite que Novy Ourengoï mais plus accueillante. Fourbus, poussiéreux, affamés, nous sommes ravis de prendre notre première douche depuis quatre jours.

De l'éclipse, nous n'avons rien vu pour cause de gros nuages sombres et de pluie diluvienne. Philippe et François ont pris leur déconvenue avec philosophie; sans cette éclipse, tant désirée, tant rêvée, ils ne se seraient jamais hasardés en Sibérie. Qu'importe! Le voyage seul compte et, qu'on le veuille ou non, il nous change. Moi comme les autres. Mon regard sur la Russie a bougé. Jusque-là, comme la plupart des Occidentaux, j'avais surtout vu sa face tragique. Côté pile, il en existe une autre, riante, débraillée, où, sur les berges d'un fleuve sauvage, on se régale du saumon qu'on vient de pêcher et des cèpes ramassés dans la forêt voisine. Autour du feu de camp, pendant qu'on fait tourner la bouteille de vodka, quelqu'un sort une guitare et, aussi longtemps que dure la veillée sous l'étrange clarté de la nuit polaire, on se sent dilaté de bonheur et libre, libre à en faire crever d'envie tous les tsars et les nantis de la planète. ■

Anne BRUNSWIC

Une autre Russie: riante et débraillée



« Les eaux glacées du Belomorkanal ».



« Sibérie. Un voyage au pays des femmes ».

Les livres d'Anne Brunswic publiés chez Actes Sud.



En pays nenets

Anne Brunswic avec la famille de Tania.

Bébé nenets

Sous la tchoum avec son père.

A l'aube

La rivière a perdu de ses poissons, à cause de Gazprom.